

Déjeuner. Café tiède. Un petit goût de temps qui passe.

Le quotidien de la veille était sous mon portable, pour tenter de défroisser le pli central. J'éprouvais du déplaisir à tourner les pages d'un journal qui avait été plié en deux. Obsession matinale. Les nouvelles patientaient, jusqu'à devenir des anciennes.

En Suisse, des policiers avaient retrouvé chez un homme, une collection de nains de jardin et une statue de Blanche-Neige grandeur nature. L'usage et les modalités de l'entreposage de ces pièces dérobées n'étaient pas mentionnés.

La présence d'un voleur bulgare avait été détectée lorsque le propriétaire de la maison avait raconté une blague à sa femme et qu'ils avaient entendu rire le maraudeur à l'étage.

Sur un autre continent, un singe avait adopté un chat, puis une perruche, et avait décidé de gérer une animalerie à son compte. La perruche était bicéphale et s'appelait Ron.

Je m'étais jetée sur la chronique intemporelle des faits insolites, rassurante d'étrangeté, avant de me rendre au parc pour y rencontrer Nora. Je dus aussi passer à mon appartement pour prendre le manuscrit et les feuilles photocopiées, ne sachant toujours pas quelle version j'allais remettre à la femme de mon père. J'eus du mal à trouver le volume. À croire qu'il avait changé de place. Un jeu de cache-cache. De poursuite littéraire. Il tentait de s'intégrer à ma bibliothèque. Caméléon avec les classiques reliés d'auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Brute épaisse près des arlequins menus aux pages fripées qui avaient essuyé des larmes. Il semblait se plaire auprès des œuvres de fiction. Mais pas avec les biographies ni avec mes vieux manuels de philosophie. Certains d'entre eux étaient sur le plancher. Comme s'il y avait eu bagarre. C'était décidé; c'était sa dernière journée dans ma bibliothèque.

### **La belle-mère des glaces fondantes**

Nora s'est approchée de moi avec ses lunettes soleil. Une joueuse qui bluffe ou qui a trop pleuré, obturant volontairement son regard qui abritait peut-être de l'émotion. Je n'ai pas tenté de fixer ses yeux. J'en avais peur.

Ses cheveux noirs laissés libres étaient envahis par des mèches blanches, suivant l'ordre des touches d'un piano ; ils devaient ressembler à une torsade de chocolat noir et de chocolat blanc lorsqu'elle se faisait un chignon.

L'infâme demi-sœur s'accrochait à elle, une petite peste habillée dans des teintes criardes et qui portait les accessoires miniaturisés de ceux qu'étrennait sa mère.

Mère et fille dégageaient l'aura glacée des vedettes lassées de paraître, tout bonnement. Une main invisible semblait retenir et tordre leur sourire. Elles devaient prendre grand soin de ne rien laisser filtrer d'elles-mêmes à l'extérieur.

Je me demandais si elles n'allaient pas m'arracher le livre des mains, puisqu'elles tendaient déjà les bras avant même que j'aie sorti le manuscrit de mon sac. Elles réclamaient ce papier jauni et toutes ses taches d'encre, un dernier souvenir de William, un peu de sa présence.

Lorsqu'elle vit le journal de son époux, Nora défaillit. C'était presque imperceptible à l'œil; comme une poupée avec un hoquet imaginaire, une bourgeoise catatonique qui croise l'ombre d'une souris. Je crois qu'elle s'était déformée en entier pour se recomposer ensuite. Ce choc avait laissé sa trace; ses vêtements ne lui allaient plus, sa prestance s'était décomposée, son châle était tombé de guingois et ses lunettes glissaient. Elle avait rapetissé subitement.

Intimement comparée à une reine des glaces depuis l'enfance, la belle-mère terrible se mettait subitement à fondre. Elle se déconfisait à vue d'œil. Une *déconfiserie*. Le chocolat de ses cheveux coulait doucement sur ses épaules. Le sucre de sa peau se cassait. Son image parfaite se déroba.

La Méduse dont je ne voulais pas croiser le regard, car je me sentais en danger de pétrification, retira ses lunettes fumées. Son regard se posa sur moi, sans que je ne subisse la moindre métamorphose. C'est elle qui se laissait percer à jour et qui changeait devant moi.

Je lui tendis le journal de mon père qu'elle ouvrit aussitôt. Elle le feuilleta rapidement, puis son regard se chargea d'incompréhension. Elle me montra une des pages, blanche, puis la suivante, et remarqua que la main d'écriture changeait. Impossible de savoir qui avait rédigé les dernières parties du cahier. Nora postula qu'une infirmière s'était peut-être entichée de William, une vieille fille trop sensible et trop avenante qui voulait aider tout le monde. Elle prenait peut-être des notes dans les moments de lucidité de mon père, pour consigner ses réflexions et finir l'œuvre de cet homme malade. Ou encore, cette préposée qui était tombé sur le manuscrit, peut-être avait-elle voulu jouer à la créatrice après avoir sauvé le journal d'une fin sordide au dépotoir.

Pour ma part, je presentais encore l'haleine de la Carabosse, qui avait peut-être mêlé ses effluves à l'encre, s'acharnant à raconter son histoire, sa version. Nora glissa le journal qui se transformait en trou noir – mais taché par le blanc grignotant peu à peu ses pages – sous son bras et tourna les talons en me gratifiant d'un merci amer. Léa salua comme si elle balayait le paysage entier de sa mémoire pour l'effacer. Je ne les ai pas prévenues que le livre était contaminé et condamné à l'illisibilité, qu'il finirait par nous aspirer et contribuer à l'oubli de toutes les histoires du monde.

C'était la malédiction d'une mauvaise fée. Des choses disparaîtraient. Les gens deviendraient évanescents. Le réel allait se faire aspirer par toute cette fiction malade et trop longtemps contenue.

### Dégradé 3

Sa vie, suspendue. Sa montre s'était arrêtée juste comme il commençait à tenir à elle, à se faire au temps qui passe.

Il sentait l'ombre se rapprocher, il la sentait sur ses vêtements et sur sa peau. Peu importe où se retrouvait le soleil au-dessus de lui, le vieil homme ne parvenait plus à pénétrer à l'intérieur du cercle éclairé. En retrait de la plaine lumineuse, à quelques pas de l'étang miroitant et presque jaune tout taché des rayons, derrière l'arbre brillant, il demeurait en décalage. Il ne faisait pas partie de la lumière des lieux qu'il occupait. C'est tout doucement qu'il comprit qu'il ne vivait plus qu'en demi-teintes et en gris, comme un négatif, ce qui dut se refléter chez lui par un sourire triste, avec son cœur amnésique et sa mémoire qui avait arrêté de battre. Il y a des choses qu'on n'empêche pas d'arriver. La mort, les trains et la visite. Ce devrait être dans un manuel d'instruction quelque part, coincé sous un sous-titre à la Nostradamus : *Ce que vous devez savoir être inévitable.*

Il avait des choses, peut-être, il n'en était plus sûr, à préserver. Comme des documents qu'il gardait dans un coffre, sans serrure maintenant, car il perdait trop souvent ses clés. Il aurait préféré les mettre ailleurs. Hors de cette vitrine-prison où les mannequins pendouillaient, où les infirmières fatiguées ne pouvaient pas tous les remettre en place, il fallait leur donner un petit coup de vie de temps en temps, enlever la poussière. À la manière dont il essayait de raviver la « brillance » du passé.

**Blanche**

Blanche n'acceptait pas la transparence, le fait de disparaître devant Willie, de se dédoubler en Blanche-Haine. Elle ne voulait pas vivre sur du papier.

Peut-être avait-elle réussi à trouver le manuscrit avant que je le ramène à mon appartement, pour y arracher quelques pages à son sujet. Sans doute inconsciente du fléau qu'elle avait engendré.

Ma mère avait chassé l'oiseau aux mille fables.

## La dernière sirène

Pour revenir chez ma mère, j'avais emprunté la rue Saint-Onge, coupant par la propriété des Lesage dont la cour arrière offrait un raccourci. Arrivée près de la maison, j'étais tombée sur une voiture de police dont les lumières rouge et bleu tournaient. Un petit voisin, Éric, qui venait souvent me demander conseil lorsqu'il empruntait des livres à la bibliothèque, courut vers moi. Il me prit la main. *J'ai vu un méchant pirate et une sirène presque morte.*

*Il était fou de rage. Il bavait, de l'écume. Il faisait des châteaux de sable dans les airs, comme s'il creusait dans l'abdomen et au-dessus du crâne de la femme qui était tombée sur le dos. Il voulait y enfouir un butin, ou s'enfuir lui-même. L'homme tatoué avait mal, il était en nage. Et à cet instant ses bras se sont mis à la frapper. Il avait décidé d'arracher la queue de cette sirène.*

C'était la description de la scène, telle qu'il l'avait aussi racontée aux policiers. Il avait assisté au drame, assis secrètement sous l'escalier de sa demeure. Éric lisait *L'île au trésor* et avait transformé toute cette vision d'épouvante en pirates et en mythe, l'air tout à fait détaché. Il n'avait jamais vu le sang qui coulait des multiples contusions de la victime. Que du sable et quelques pièces d'or. Et une bague qu'il avait ramassée, avec une grosse émeraude verte. Il me la montra.

C'était celle de ma tante.

Anne était en effet tombée sur un écumeur furieux, qui n'avait pas accepté de se faire larguer, que son nom soit rayé d'une liste noire. Anne était retournée le voir pour lui dire qu'elle avait mis un trait sur leur relation. Même si elle en avait peur. Même si sa sœur lui avait déconseillé de le faire. Même si elle avait tenté de ne pas attirer son attention le matin précédent, au café. Il fallait qu'elle retourne le voir. Barbe-Bleue Poitras l'avait suivie et avait laissé son corps exprimer ses frustrations, dans une réplique sanglante. C'était ma reconstitution de la scène et du crime.

Blanche avait « inondé » ma boîte vocale de ses messages. Anne se trouvait dans un état critique à l'hôpital. Ma mère était à son chevet.

Dans la voiture de police, je vis le visage cicatrisé de Poitras tourné vers moi, ses tatouages me dévisageant de tous leurs yeux, bouches et béances. Ils ressemblaient maintenant à des citations du livre de Stevenson, puis à des passages de l'épopée d'Ulysse à propos des femmes-poissons au chant dévastateur, et revinrent à la phase des pictogrammes incompréhensibles. Poitras n'était pas fait pour développer ses histoires — il mettait trop souvent des *poings* finaux —, il préférait les signes que les tatoueurs immortalisaient sur sa chair pour lui.

Éric, le jeune lecteur, me tendit son livre comme on tend un médicament, mais trop tard. Les agents le raccompagnèrent chez ses parents. Était-ce possible de survivre sereinement en tournant des pages, transformant une femme battue en sirène malmenée?

Complètement défaite, je pris l'autobus pour me rendre à l'hôpital. Changer le mal de place. L'oublier sur un banc. Le laisser au chauffeur.

Assis devant moi, un jeune garçon parlait amoureuxment de ses jeux comme d'une période révolue, le temps jadis élastique de l'enfance venait de se rompre ; j'étais même assez près pour que des particules de moments perdus à grandir m'éclaboussent.

## Débranchée

Anne était dans le coma depuis une semaine. On tournait en rond dans la maison. Il fallait que je sorte, que j'aie fait prendre l'air à son fantôme qui ne me quittait plus.

J'ai décidé de me diriger vers le Cap aux Échos, dans ce lieu à l'image du cerveau de ma tante endormie ; une forêt en deux hémisphères, coupée par une route de terre et une longue rivière. Une forêt remplie d'oiseaux et où vivait un loup, un bestiaire caché au fond des bois dormants et à l'orée du rêve. Je piétinais sa tête-labyrinthe, tout était rouge-orange comme l'incendie, comme un chaperon perdu qui rêve de tout brûler pour s'en sortir. Pour enfin se réveiller.

Je m'imaginai, le journal photocopié de mon père à la main, en couvrir le tronc des arbres comme les affiches posées dans ma chambre de jeune fille, lire toute la journée, seule dans une grotte, les yeux fermés, par cœur, dans l'obscurité, réinventer les blancs découpant les phrases, suivre le texte à l'envers, découvrir d'où viennent tous ces mots, les ramener vers leurs racines. Je devais stopper l'écoulement des contes.

Anne marchait devant moi, comme l'ombre qui nous devance selon la position du soleil. Elle s'arrêtait, puis je la voyais s'effondrer, sa blessure béante derrière la tête. Cela semblait douloureux une blessure d'ombre, car il n'y avait déjà presque plus à heurter, à trouser. La silhouette se relevait pourtant, à la manière d'une graine, d'un sésame, qui germe en accéléré dès qu'elle touche la terre. Elle poussait et mourait à nouveau. Je traversai le néant, sa douleur, je traversai son fantôme. J'essayai de chasser son image.

Ma tante a toujours été mon arbre préféré. Qui bourgeonnait à sa permanente du printemps et qui déprimait avant l'hiver. Où je pouvais me nicher en tout temps si j'avais besoin d'en connaître plus sur mes racines. La savoir alitée, sans promesse de mouvements futurs, de refleurissement, c'était comme apercevoir la mort habillée dans sa métaphore préférée.

Anne me demandait souvent de venir avec elle en randonnée dans la forêt du Cap aux Échos. Un rituel, jamais fixé dans le temps, qui provenait plutôt d'un appel. J'enfilais mon anorak et glissais le capuchon sur ma tête, rêvant à ce que la forêt aurait cette fois à nous conter. Chaque fois, Anne avait l'air de chercher quelque chose. Un arbre particulier, un détour secret qu'elle aurait oublié. Elle semblait suivre une piste apprise il y a longtemps, et je sentais, à chaque retour, que nous n'avions pas encore été amenées sur le bon chemin.

Malgré son absence, je n'étais pas seule. Des enfants se régalaient dans une cabane construite dans un arbre. Une sorte de nectar coulait sur leur menton, les rendant luisants comme des friandises. Des enfants au sucre d'orge. Il y avait aussi un homme qui les observait avec des jumelles, eux ou les oiseaux sur le toit d'écorce, sorte d'ornithologue amateur ou de pervers, dur à dire, venant écouter et distinguer les chants d'oiseaux de ceux des enfants comme des pistes sonores aléatoires. Il était à l'affût des filets de cris, de piailllements, d'un œuf qui éclot, de l'effet du soleil sur cet œuf, qui colore également le bruit.

Je me suis assise sur une roche, froide, juste pour me rappeler que j'avais encore un corps, que les lieux autour de moi étaient bien réels. Il était facile de douter dans une forêt. Les arbres n'ont jamais totalement fait partie de notre monde, ils se dressent à part, dans un lieu pour l'errance, la recherche des choses oubliées, la déambulation, la rêverie, ils sont *débranchés* de nos existences, un peu ailleurs. Un autre mode de vie. Je devais continuer jusqu'au bout, finir le jeu de pistes, trouver le passage secret de tante Anne. Seule chance pour moi de la retrouver, en partie, dans ce dédale de possibles. Les sentiers se déroulaient sous mes pieds comme des rubans, que je me contentais de tirer à moi et de suivre. L'air était soyeux. Il avait rafraîchi subitement, car je sentais mes larmes, plus basses, sur mes joues.

Avant, je croyais que dans certains sentiers on pouvait se retourner et atterrir sur son propre passé. Découvrir une forêt primitive. Ou même une forêt d'anticipation, un désert, un malheur. Mais je n'envisageais pas de me tenir devant le simple présent.

Le simple présent se résumait à une falaise donnant sur un trou noir, avec vue sur un tableau de mort « végétative ». De grands géants tombés dans l'immobilité. Une immobilité redondante et surjouée, à la puissance mille. Les troncs ébranchés, ébranlés, leur sécheresse recouverte par les feuilles rouges des arbres au-dessus, comme un paquet d'allumettes étalées sur le sol. Encore envie de tout brûler, de crier au loup. J'étais arrivée.

Mon téléphone cellulaire vibra dans ma poche. J'entendis du silence sur la ligne, ma mère qui pleurait, encore du silence, et le son craquant et dur d'une forêt qu'on débranche. *C'était fini.*

Ma mère devait m'attendre, assise dans un grand fauteuil dans le hall d'entrée de l'hôpital, avec ses larmes qui ne coulaient que d'un côté. J'accrochai la bague verte d'Anne sur la branche basse d'un bouleau. Tout près, un oiseau s'envola comme s'il venait tout juste de ressusciter et il y eut une averse de plumes blanches virevoltantes, qui me firent penser aux feuilles éparses dans mon sac.

L'histoire prenait un sens tout nouveau, elle n'était plus reliée par le cuir qui l'entravait, elle n'avait plus de compte à rendre à la réalité avec laquelle mon père se débattait. Les contes ne disparaissaient pas, ils prenaient possession du monde.

J'ai lancé les pages vierges dans la forêt. Un nouveau Big Bang.

## Une dernière histoire ou Lettre de l'homme

*Une jeune femme était venue rejoindre les arbres, leur temps secret. Pour que sa chair devienne de l'écorce et dessous, que sa graisse se change en pulpe à papier. Pour qu'elle puisse se réécrire sans cesse. Une femme verte et grise, parcourant les sentiers de l'aube à l'aubépine. Une muse sauvage et toxique.*

*Sa rencontre m'arracha un morceau de mes souvenirs. Elle pillait les gens, leur prenait ce qu'ils avaient de plus précieux pour créer de nouvelles histoires sur sa robe d'écorce. Je l'ai fréquentée jusqu'à perdre quasiment la tête.*

*Jusqu'à ce qu'elle me laisse partir ; les ronces glissèrent doucement pour libérer un sentier qui me mena jusqu'à un grand parc, où trônait un de ces châteaux endormis dans la poussière et la nostalgie. À l'intérieur une femme assoupie. Ou paresseuse. Je me pressai de l'embrasser pour que s'accomplisse un miracle, ou pour recevoir une gifle d'une femme encore pleine de sommeil. Quand elle ouvrit les yeux, je vis qu'un d'eux avait été remplacé par une bille, une émeraude verte. Me rappelant ainsi toujours un peu la femme des bois. Cependant, je constatai que plusieurs femmes dormaient dans ce château et qu'il y avait des clones de cette beauté évanouie dans chaque pièce. J'avais choisi celle à l'œil de vitraux, mais il y en avait tant d'autres.*

*Après une vie à regarder l'ennui et la colère grandir dans l'œil d'émeraude qui me reprochait mes escapades dans les forêts multiples, je crus avoir tiré la mauvaise fée du sommeil. Elle s'était transformée en reine-sorcière. Elle faisait passer le temps en accéléré pour m'empêcher d'en profiter.*

*Je devais retourner dans le château d'autrefois et en réveiller une autre. Mais la femme des bois ne me laissa pas faire. Elle me souda à elle, m'enveloppa de ses bras vignes, pour que le monde recommence encore et encore, sans que je m'en rappelle.*

*Nous eûmes peut-être des enfants. Nés d'une diffraction, d'un reflet dans le prisme d'un œil de verre. Une fille sans doute. Une nouvelle Ève pour reconstruire le monde pendant que les bois dormaient.*

## Épilogue

### La baguette magique

Je me retrouvai à nouveau dans le bureau du notaire Dugas; Anne me léguait Midinette et son cahier noir.

Il demanda des nouvelles de Blanche. Il voulait encore s'excuser. Une anecdote ancienne de pratique musicale, d'instrument mal accordé. Il avait lancé sa baguette de faux chef d'orchestre dans les airs. Elle avait été propulsée, se rappelait-il, par un rebond formidable sur la petite caisse jusqu'à l'œil droit de ma mère. D'où la fameuse prothèse, cette bille éclatante et froide, dans le visage de Blanche.

Il se trompe. Je crois qu'il ne la connaît pas. Elle est née avec.

MCours.com